

Son fils ouvrit la porte et courut vers le lit.

" C'est dommage qu'il soit mort papa, hein maman ? "

J'étais en elle, tendu et perplexe.

" Tu te rappelles quand tu avais un gros ventre ?

J'ai cru que j'allais avoir un petit frère. "

Il a dit en deux phrases le refus et l'acceptation, l'espoir et la mort.

Elle m'a dit : j'aimerais poser ma main sur tes yeux et t'apaiser.

Vous pouvez poser sur une tartine de pain de la crème de sésame et du miel.

D'abord le sésame, et ensuite le miel.

Le risque, c'est de fondre soi-même dans le torrent qui se démet, je parle du torrent subtil du passage de l'onctuosité au drame, et rien ne ressemble dans cette curieuse bataille aux combattants.

Il reste au creux de la bouche un souvenir dérouté, en faillite.

Il reste au plein de la bouche et du souvenir un mouvement du goût insoluble, déterminé, ce goût n'appartient à rien, ainsi merveilleux.

Il a oublié d'où il vient, qui l'a enfanté.

Je vous dis tout de même, ne vous servez pas de la même cuillère. Ne mettez pas de sésame dans le pot de miel !

J'en suis sûr,

j'ai vu son regard en le disant.

J'ai senti l'avalanche qu'il créait en moi.

Et j'ai fait comme elle avait dit, absolument.

J'ai voulu m'enfouir dans la beauté de l'avalanche, dans le désir de l'avalanche,

je pourrais parler de cette avalanche, mais j'en dis bien plus en parlant de cette tartine, qui contient l'avalanche de son regard sur moi.

Dans sa chambre où je ne dors pas le long d'elle, les poutres du plafond sont en chocolat.

Je passe des heures à les regarder.

Alors, elle s'approche de moi, de l'arrachement, le long de mes doigts, c'est un arrachement de l'intimité, de la distance qui se tord entre nous, elle s'approche avec distraction, de soi, de moi, j'ai la main sur le dos, de ses murmures, l'intimité est anéantie, la distance déplacée, recouverte par son rire soudain (la joie de l'élan de son ventre), je ne connais pas ce lieu inventé, je découvre que j'y reste vivant, bien vivant, elle s'approche encore, déplace encore l'intimité, prends, m'enlève (pour la peau de ma main), en regardant la tendresse la plus ouverte, inventée, mais c'est peut-être simplement ma tendresse qu'elle a mise à nu.

Puis elle oublie, fait une pause, la pudeur n'existe pas, elle semble libre de mon regard, ou aime l'insolence, face au repos, des idées, des habitudes (je m'approche aussi mais je n'étreins pas la distance), j'ai aimé cette lenteur, ce détachement de l'instant qui n'est pas dressé vers un but (je parle de la clarté de sa main, de sa voix qui pénètre en moi, de l'audace, de la patience, je parle de ma main).

C'est honnête d'oublier l'autre, de suivre le réel cours de la vie, le reste n'existe pas, alors on peut s'asseoir et laisser la vie improviser avec nous.

Dans ces temps souples, la tendresse peut se loger, surgir à cet instant de désordre où la tragédie s'invente.

J'ai aimé inventer la tragédie amoureuse, au loin des bras de cette femme qui aime dire qu'elle rit, assister à sa naissance devant moi, regarder la patience, l'isolement, l'insolence, m'approcher délicatement de l'animalité, et détourner le regard sur le bord de l'animalité, pas plus loin, juste là j'ai aimé attendre, me souvenir des lunes fraîches de mes animaux, renoncer, puis me rouler dans le sang et l'ennui, et enfin saisir tendrement et lentement la patience et l'effacement.

L'importance du mot : et.

Il contient un secret, le secret de beaucoup de choses.

Il contient l'ambiguïté du monde.

Une chose ne prend pas la place de l'autre, le mot "et " crée deux places.

Le silence est né de notre rencontre.

Quand je suis entré dans sa maison (je marchais vers le sud), nous avons parlé, très peu, puis très vite nous sommes tus, très fort, elle l'a dit, j'ai aimé qu'elle le dise.

Nous avons donné le silence, aimé.

Je ne peux pas en parler, juste vous dire :

il y a abandon, dilatation, je veux dire un pas de plus c'est tout.

Et alors à cette place nouvelle un très léger errement où le terme de soi féconde le terme de la femme qui dit en silence.

Il y a l'idée qu'à l'intérieur de cet endroit, un déplacement a lieu (j'ai l'idée).

Il y a l'espoir que ce dénuement provoque un autre passage chez la femme à la robe de cailloux et de vin (j'ai l'espoir).

L'apaisement du silence, sa joie est rare.

Elle m'a dit : j'aimerais poser ma main sur tes yeux et t'apaiser.

Personne d'autre ne me l'a dit.

C'est simple, j'ai mis ce matin des tranches de porc cru dans un bol, et des fleurs d'hibiscus, dans ce même bol, puis un peu d'eau et de sel. L'eau salée violette maintenant la viande et lui parle, alors je laisse dans le bol, vais boire un verre de vin rouge et mettre des endives et des poires, dans une casserole, avec du poivre et rien d'autre, sauf un peu sucre.

J'attends maintenant le moment de faire, où tout se met en branle, de la cuillère amère dans l'odeur des fruits, et ma main sur le souple de sa peau.

Dans la cuisine une fenêtre, il y en a deux, des fenêtres avec des croisillons de bois, et les volets à l'intérieur, mais une seule m'intéresse, qui donne sur la place du village, et comme la pièce peut être sombre, il est facile de s'installer là, de ne rien regarder. Je me suis mis là en effet, et j'ai entendu derrière moi un doux chuchotement, je n'ai rien fait, je n'ai pas bougé, des chuchotements, j'ai écouté, et regardé la lenteur de la place.

Tu peux essayer le violoncelle de Tom si tu veux.

Elle a un vieux piano qui a un siècle, et un son riche et plein ; émouvant.

Sur le piano, il y a les partitions de chant et aussi celles de Tom, et une photo de lui aussi.

J'ai joué au piano de longues heures, et son fils était là, désespéré par cette solitude revendiquée.

Il s'est approché, et m'a pris dans ses bras.

Comme l'aurait fait un père.

Tu peux essayer le violoncelle de Tom, si tu veux.

On n'est pas obligé de mettre des oignons, il peut être même préférable de s'en passer.

Alors mettez dans une casserole, à feu vif, un instant, quelques raisins, de l'échalote, du gingembre, de la confiture d'orange, des zestes de pamplemousse, et un verre de vin rouge.

Ne croyez pas les gens qui disent : c'est pour cuisiner, ce n'est pas la peine de mettre du bon vin.

Mettez votre meilleur vin !

Vous pourrez en boire un verre pendant que vous remuerez.

Je voudrais parler de ce plaisir du verre de vin pendant que l'on se prépare soi-même à régaler les autres.

C'est un alibi, bien sûr.

On se régale soi-même.

D'ailleurs on est déçu lorsque les autres ne sont pas heureux.

On pendrait volontiers celui qui se permet : " c'est bon, mais j'aurais préféré avec moins d'orange ".

Quelle torture imaginer pour ce salaud ?

Donc remuez doucement, et n'oubliez pas de rajouter ce qui vous semble, à cet instant, j'insiste, à cet instant, le mieux.

Et de changer les raisins en poire, et le vin en eau légère.

Puis près d'elle, j'ai respiré longuement, pour ne pas espérer, j'ai, et j'ai partagé subi avec une femme (j'ai contemplé) cette douce parfois, souffrance, qui dit qu'elle pleure (j'ai respiré ses odeurs) et dit qu'elle aime, qu'elle a aimé.

Et alors lentement, j'ai posé ma main sur le tout haut de sa jambe, et j'ai entendu la rupture de sa voix.

Je ne peux pas parler de ce chant, de ce qu'il provoque en moi.

Tom est son mari, mort il y a quatre ans.

J'ai écouté, et regardé la lenteur de la place, encore une fois, et j'ai encore entendu, derrière moi dans la cuisine les chuchotements, il s'agit d'enfants.

J'ai couvert son sexe, (je l'ai posé) il s'agit seulement d'étendre sa solitude, avec ma bouche.

De l'étendre au ventre des voiles, tendues par le chant, de l'étendre sur le ventre de la colline où naît la danse, le chant du sourd silence du fond du ventre chose,

étendre sa solitude vers la solitude de l'autre.

C'est tout.

Je m'approche encore, et prends ce que j'ai oublié, m'enfouis et trouve la nuit (j'oublie de parler du bonheur de son chant) rugueuse de la tendresse (j'oublie de parler de donner) dans la détresse bricole un goût de fruit et de terre, qui s'ennuie.

Des figues dans la main, et du miel de caroubier, fort, trop fort, alors je mets du poivre, très peu.

Je goûte, attends, j'ai un verre de vin rouge posé près de moi, j'essaye sans miel, puis avec du thym, puis change les dosages, attends, patiente, les goûts se balancent et parfois touchent le plafond.

Le long du canal, il y a des crapauds, et à chaque fois que l'un d'eux fait un bond, elle me le montre, le long du chemin qui mène aux vignes, elle marche devant moi, et me montre les crapauds qui jaillissent à chaque fois.

Lorsqu'elle chante si je suis au piano, la respiration s'effondre qui tient le temps, il devient esclave d'une tendresse dont je ne sais rien, et la chaleur de mon ventre. Je ne peux rien dire de plus.

Sa façon de poser un air étrange sur la volée de mes doigts donne à chacune de mes notes son infidélité, et la rumeur de ma main s'étend ainsi au plus près d'elle.

Les poutres de chocolat et les lignes de la lumière sur le lit, forment des casiers, à l'échec, qui rangent les désirs, je range, les casiers sont déjà pleins, j'en cherche d'autres dans l'espace du lit à l'ombre des poutres qui ne donnent pas d'ombre, éclairent au contraire, le ventre de la femme qui rit seule de moi, seule, et pleure, puis range ses gestes d'amoureuse dans un casier de l'ombre des poutres, range ses cris de jouissance dans un autre casier du lit, et j'ouvre les casiers, cherche, ils sont pleins (mais je devrais parler de sa main).

Tom est mort par son violoncelle.

Une tumeur à la jambe, à l'endroit où l'on serre le violoncelle contre soi.

A l'endroit où l'on aime serrer l'instrument, le sentir, sentir ses vibrations.

Ces vibrations l'ont tué.

Tom est mort par son violoncelle.

Elle rentrera tard, mais m'a dit avant de partir, tu peux écouter les disques de Tom, si tu veux.

Je pénètre dans le placard, profond et ses souvenirs entassés dans les casseroles, je trouve à ma main le poids qui convient.

Elle arrive bientôt, maintenant,

la cuisine est calme de son rire, bientôt, de mes gestes habiles, près des fourneaux, fébriles de l'espoir de séduire.

J'attends la courbe crue de sa voix, son rire, de cette femme, son odeur, et dans mes mains l'espoir de l'habileté de son corps.

Il y a un lieu à inventer, où un goût naît,

où la mémoire devient vierge.

Les plateaux se penchent et s'échangent, de l'immense balance qui se penche devant moi en me regardant, des goûts.

D'un côté le roquefort, austère, puissant, noble aussi, et cette

noblesse est moisie, on dit du vin de la ville d'Yquem qu'on le fait à partir de pourriture noble, étrange hiérarchie de la pourriture, qu'on saisit pourtant, de l'autre, la clémentine, elle est insolente, on pense au parfum, mais je crois qu'elle a un secret, qu'elle ne dit pas.

Je coupe des fenouils en morceaux, vous pouvez les faire revenir dans l'huile d'olive, les saisir, juste un instant, puis baissez le feu, juste un instant.

Vous les aurez sans doute fait mariner dans le jus d'une clémentine, et tôt ou tard, il faudra les confronter à la douce violence du fromage.

Je ne parle pas de quantité, puisque vous avez déjà observé la lente rotation d'une balance de Roberval.

Elle soulève, se baisse puis s'apaise.

Ici, on voudrait voir la limite entre cet apaisement et le mouvement même de l'instabilité.

La balance apaisée bientôt, mais jamais.

C'est ce mouvement qu'il faut montrer du doigt, avec quelques zestes, du poivre et du fromage.

Alors, vous pouvez rajouter un peu de crème, de cette crème qu'on imagine (Il y a un bruissement derrière moi, des voix d'enfants, je vous en ai parlé déjà).

Toucher du doigt ce mouvement c'est toucher du doigt le lieu où les limites se perdent, glissent lentement, le lieu qui est le seul lieu dont on espère la rencontre, le lieu où, en silence, le mouvement devient la danse la plus lente, la danse qui existe avant l'immobilité, la vraie danse.

Je pense à ses yeux, et au mouvement d'elle tout à l'heure, et j'espère et attends.

Tu peux essayer le violoncelle de Tom si tu veux.

Elle me l'a proposé assez rapidement, j'étais là depuis un ou deux jours seulement.

J'étais fier de cette offre de ce partage, c'était un grand musicien, je crois, on m'a parlé de lui.

Ses seins sont tendres exactement comme des choux de Bruxelles cuits à la vapeur, à point, et vivants.

Je prépare un repas,
la femme à la robe de buisson est près de moi,
me parle et rit, son humour n'est jamais si fécond que dans une cuisine, j'ai un verre de vin rouge posé près de moi, elle n'est ni loin ni près, je pourrais la toucher et m'enfouis de le faire, la distance est presque liquide, et me brûle, mais mon corps s'apaise aussi, hurle et rit de respirer enfin l'attente au plus fort du possible, dans une salle de classe deux corps dansent sans se toucher, près des fourneaux, leur danse est née là, deux marionnettes sur une toute petite terre, souple et je dors dans la nuit, apaisée et la foudre me guette, de son regard sur moi, de ma main contre elle.

J'ai voulu prolonger la tendresse d'une valse de mes mains aux fourneaux, du parfum de la soupière endormie qui remue, enfant de ma cuillère, la sauce attentive.

C'est difficile dans une maison qu'on ne connaît pas, il faut apprivoiser le fourneau, les poêles, les casseroles, le four, les cuillères en bois, tout est à refaire, mais j'ai aimé tout de suite cette cuisine, et cette femme.

Pour moi, aimer, c'est aussi nourrir.

Et aussi retrouver les gestes qui font naître.

Quand je suis entré la première fois, je l'ai embrassée, elle a gémi, je l'ai serrée fort, puis nous nous sommes tus.

Je vous l'ai dit, je marchais, du nord vers le sud et je suis entré.

Puis près des fourneaux, je l'ai embrassée à nouveau, et aussi,

j'ai surveillé déjà cet endroit.

C'est une ancienne salle de classe, très ancienne, la vie est foisonnante et aussi arrêtée, je n'ai pas saisi tout de suite, grâce à sa vie à elle, et aussi parce qu'elle a guidé mes mains vers ses seins, je n'ai vu que la vie, et pourtant c'était évident à voir, j'aurais pu voir tout de suite la vie-arrêtée.

J'aurais pu voir déjà dans le miroir vieilli le reflet d'une robe qui attend.

Tu peux essayer le violoncelle de Tom si tu veux.

Je cuisine seul, les rumeurs entendues déjà se lèvent, prennent place, derrière moi, des voix d'enfants, qui semblent naître de mes gestes, j'ai une cuillère belle en bois de ma main, je me retourne, il n'y a personne, l'orchestre s'est tu, où sont ces enfants ? Je tourne ma cuillère délicatement dans la terre d'une valse, et les voix s'enchantent à nouveau.

Je me déplace dans le lit, elle n'attend pas, elle est venue dans mes bras, me sentir, et puis oublie, et pleure en silence qui dit qu'elle rit et elle rit. Je plonge ma main, et j'en sors, la fleur de la peau et haute juste froide, sous la lumière qui gronde du chocolat, mon sexe s'attendrit.

Nous avons marché dans la forêt, et les broussailles, longtemps, la distance entre nous était élastique, j'étais attentif à saisir le moment le plus doux.

Elle a écarté les jambes et pissé devant moi, soudain, debout.

Puis a pleuré de peur de mon dégoût.

Je n'ai rien dit, lui ai pris la main, et nous avons marché encore dans les broussailles de sa robe.

Je n'ai pas compris que la solitude est la matière première.

Nous avons parlé puis c'est devenu impossible, soudain.
J'ai bu tout le vin, et rien ne m'apaise.
Elle est au-dessus, à l'étage, et j'attendrai maintenant, jusqu'à la fin des temps.

Des pommes de terre, et des pousses de bambou, du piment des champignons, des amandes, un peu de lait de coco
Il faut survivre à ce sourire,
Tourner autour du lait,
S'enivrer de cette lenteur.

Alors je suis sorti dans les collines, la lumière déborde du plus haut de la colline où le thym sent encore de sa journée, la lumière gémit doucement au front de la colline, je m'approche, le voilier pèse, les voiles accrochées, à quoi, qui pénètre la lune, sous les feuilles, elles sont véritables, de l'attente, de la douceur gauche de la main, de la plus juste foulée, j'attends le souffle, et des chevaux la fierté, amère et fade,

je ne dis rien regarde depuis longtemps.

Le vieil arbre du jardin descend maintenant la colline, ma grand-mère attend, et descend aussi vers les voiles penchées. Elle voudrait chavirer, mais les limites surprennent, qui ne sont jamais où on les attend.

Je suis allé dormir dans un hôtel, dans la montagne, la serveuse est partie au bal, depuis le premier regard, elle est partie dans sa jupe d'impatience, qui sourit plus tard, et ses seins transparents.

Il me reste la nuit, et le torrent pour gonfler mes voiles, boire l'eau et l'âme des anciens qui coule dans ma gorge.

Je bois lentement, tendrement, l'amer est ma couleur.

Je bois l'amer.

Elle est partie danser, toucher le vent de ses seins, de la courbe courte ronde de sa jupe, descendre les pas jusqu'à la limite de la lenteur, puis fondre dans le silence et la nuit.

Je voudrais rentrer, retrouver la femme de la maison, mais j'ai peur et marche dans la nuit, rentrer là où, sous les poutres du lit les gestes sont vierges, sans ancêtres, et réinventent une tendresse qui brûle, là, sous les poutres de cannelle et de chocolat, rentrer à l'aube de la tartine magique, de sésame et de miel, à l'aube de sa main qui s'avance vers moi, au hasard du creux du lit, pour être sûre qu'un oiseau se penche sur votre épaule, et je marche au hasard de la nuit, pour qu'aucun oiseau ne se pose ni sur elle, ni sur moi.

Je cuisine à nouveau dans la salle de classe, j'ai un verre de vin rouge posé près de moi, tous les élèves sont silencieux, évaporés depuis longtemps.

Je prends quelques poires macérées dans la fleur d'oranger, les chuchotements de Louise qui aime Paul se lèvent, et Paul aime Henriette, Henriette, tu c'est, j'ai rêver trois nuit de toi, saisi dans la cocotte que je commence à apprivoiser, dans le gingembre râpé.

La classe bruisse doucement et disparaît quand je me tourne.

Un peu de crème à la fin pour la douceur. Le déséquilibre, c'est avec l'eau de rose qu'il se produit, Isabelle rit dans sa robe de chiffon, qui détourne un instant de la lumière, pendant ce temps, je coupe des oranges en rondelles, avec la peau, bien sûr, et les caramélise lentement dans le miel et l'eau de rose.

C'est un travail de patience, difficile avec Isabelle qui triche et regarde sur son voisin, et Jean qui est perdu dans les buissons de son héros.

C'est long à attendrir, ces oranges, elles doivent garder leur forme, je dois ainsi les griller légèrement puis attendre l'attendrissement en arrosant avec patience, (mais elles vont illuminer les poires).

Je dois trouver l'exacte épaisseur des tranches, trouver le

déséquilibre mouvant entre l'épaisseur du grillé, celle de la tendresse, le sucre, et l'acide, le miel et la chaleur, l'eau de rose. Il faut aimer attendre (j'ai un verre de vin rouge posé près de moi), aimer le temps qui fond et s'agite malgré tout de son oubli. Parfaire ces rondelles d'orange, c'est obtenir des fondues fermes d'orange, où le goût de l'orange s'est déplacé délicatement, s'est épanché vers un autre goût qui n'existait pas, qu'il a fallu inventer.

Ce que j'envahis et déplace de mes gestes, c'est le centre du goût de l'orange, que la démence infligée le fasse s'épancher un peu trop pour ne pas glisser.

J'aime provoquer, sentir ces déplacements, j'aime sentir les corps de soi bouger, laisser son centre de gravité couler, malgré la peur.

On peut alors mieux regarder les choses qui se déplacent, par exemple son regard, de cette femme, qui me regarde bientôt, et l'espace est englouti par ce mouvement, si je sais attendre.

Et aussi on peut mieux toucher les choses vivantes parce qu'on sait se mouvoir avec elles, ainsi je pense à la valse poivrée de son rire.

Et aussi on peut mieux parler avec les enfants, qui parlent en vous, derrière vous lorsque vous cuisinez, dans une salle de classe enfouie. Isabelle se redresse et me regarde, Yvonne rougit et Jean baisse les yeux de tendresse.

Yvonne sourit et Jean baisse les yeux de tendresse, trouver la parfaite épaisseur des rondelles d'orange c'est déplacer l'ordre des mots dans cette phrase, immuablement.

Trouver la taille exacte, c'est approcher ma main indéfiniment de la taille de cette femme, préférer attendre, puis s'enfouir dans la main de sa robe puis danser et pleurer sur le pas de la robe, trouver la crue souveraine de ses cheveux, la racine de la terre de son ventre, trancher, c'est danser la valse de son rire, s'avancer dans les voiles de ses cheveux,

trancher, c'est dévaster le monde en faisant de l'ordre feint un désordre fécond,

c'est trouver le pont de déséquilibre, à un fil, où la danse la plus exquise, la plus douce, la plus terrible, vient se poser dans la main du désordre.

Ils s'embrassent enfin et n'ont jamais rien fait d'autre.

Il y a là, le sang des rieurs, le front de l'oiseau, la mort des enfants, le blé sourd de sueur et d'argile, le vin de pierre, la tendresse du fruit bientôt mûr puis enfin le goût de l'orange, qui a aimé le goût de l'orange, et qui s'est évanoui, en s'allongeant sur le côté, à côté. Yvonne sourit quand j'ai le dos tourné, je crois qu'elle est amoureuse de moi. Elle est silencieuse avec les autres. Edouard la regarde depuis longtemps.

Je coupe les endives en quatre, les fais braiser, juste un peu de sel, le goût de la terre.

Elle arrive bientôt, tout doit être prêt en même temps, au moment où elle franchit la porte, j'ai presque envie de demander à Yvonne de surveiller les endives, et j'ai encore quelques pistaches à faire griller.

Je l'entends qui revient, qui arrive, les enfants se souviennent, ils ont attendu jusqu'ici dans la cuisine de la femme qui chante, ils sont nés d'un geste puis se taisent et disparaissent.

Je n'ai pas compris tout de suite que c'étaient mes gestes, mes gestes de cuisinier qui faisaient naître les enfants, qui les avaient fait naître.

Les élèves sont sortis sans bruit, la porte s'ouvre doucement.

Sur le bord du chocolat, sa bouche mord la pulpe, (j'ai hurlé).

Elle s'est endormie sur moi.

C'est difficile, ce bonheur qui s'endort, se démet, se laisse vous la surveiller de près, le plus près possible, vous laisse me l'attendre, vous laisse ne pas dormir, ne pas bouger attendre, et aussi mourir de cet abandon, mourir là, bien vivant pour un instant des lèvres de son corps qui vous m'embrasse endormi.

Tu peux essayer le violoncelle de Tom si tu veux.

Sa bouche est fermée, parce qu'elle a peur du monde, parfois, j'arrive à la rassurer, seulement parfois, et sa bouche s'ouvre. Ce moment où sa bouche s'ouvre enfin est indescriptible, il reste en moi le goût de la fin du monde et du monde qui commence, un goût de détresse et d'espoir, la forme de sa bouche contient le goût du désespoir et celui de l'espoir, parce qu'elle peut la fermer, ne plus avoir de bouche et l'ouvrir parfois, et je crois que chez elle, il s'agit juste de fragilité et d'impolitesse.

Je n'aurais sans doute pas du lui donner le temps d'ouvrir sa bouche, il était impossible d'être à la hauteur de cette confiance, de ses lèvres qui s'entrouvrent vers moi un instant.

Je voudrais toucher ce violoncelle, toucher de ma cuisse ce violoncelle.

Je prends sa main, j'ai mal d'imaginer geste plus important, plus érotique, plus amoureux, dans la forêt qui me lie.

Tom est dans le jardin, incinéré, et mélangé à la terre sous un laurier, planté ce jour-là.

Je ne sais pas où est rangé son violoncelle, quelque part dans cette maison.

Je peux toucher la tendresse de sa peau, le foisonnement de son ventre, qui fuit sous mes bras qui l'enserrent, (cette fuite à quelque chose de doux, de nécessaire)
mais le reste d'elle, comment le prendre dans mes bras, comment le pétrir, l'attendrir, comment le faire rire ?

Hier j'ai vu Isabelle, une des enfants.

Il y a le long de l'endroit où je cuisine, un long plateau de céramique, et posé là un petit miroir, à côté de mon verre de vin rouge.

La lumière cachée s'est répandue doucement jusqu'au miroir.

Elle a une robe sévère, et légère aussi, incroyablement dénudée, mais je ne sais pas si je parle de la cheville d'une enfant ou du vide d'un miroir.

Ou de l'envolé du tissu, de la tendresse en moi de ses carreaux jaunes et rouges.

La robe s'envole contre le miroir et joue avec la lumière de la classe, le miroir est sale, je devine juste une très lente forme qui valse dans la pénombre.

J'ai vu dans ce petit miroir un moment déplacé, d'un passé devenu présent une deuxième fois, j'ai vu dans ce petit miroir la vie répandue, j'ai vu le miel des cheveux d'une enfant née en 1913, et sa robe silencieuse.

Comment les garder en vie maintenant, que la danse de la robe ne soit pas un évanouissement ?

Que ces carreaux rouges et jaunes qui dansent et s'aiment ne soient pas la mort des enfants ?

J'ai tourné les yeux très vite, il y a une robe posée sur la chaise, je regarde dans le miroir, je ne vois plus rien, sauf peut-être la lenteur, et l'absence, je parle des choses les plus vives.

J'ai fait la sauce universelle.

J'y mets des navets et des oranges, tous coupés en dés.

Yvonne m'a aidé, elle s'est approchée sans bruit et j'ai entendu la voix verte, qui prononçait lentement, je voudrais vous aider.

Jean a toussé, je n'ai pas bougé, je n'ai pas regardé, j'ai posé les oranges et les navets sur la planche avec un couteau parfait et suis allé mettre de l'ail, du piment, de la cardamome, du poivre et du sel dans une casserole avec quelques pleines cuillerées d'huile, des boutons de rose, des graines de moutarde puis j'ai entendu les pas s'éloigner, et j'ai pris la planche avec les fruits découpés et le tout mijote quelques heures à feu indicible.

Je flâne dans la cuisine entre la fenêtre qui ne regarde pas et cette casserole qui m'attend d'un peu d'eau de temps en temps. Entre les incursions, je vais au piano et me penche à nouveau sur les gestes où le poignet s'abandonne, et ainsi s'approche de la jubilation, il suffit de ne pas regarder, de rester à la fois à distance, d'être juste celui par qui la jubilation existe, mais aussi il s'agit en même temps de s'enterrer dans la jubilation. Ce sont les mêmes gestes, à la cuisine, le sait Isabelle qui glisse dans la lumière. Elle a mis la main dans la poche de sa robe, et dansant, a dénoué la pente douce des rires dans la soie de ses bras fins, dénoué la fécondité de la danse, accrochée aux obscurités de sa robe saoulée par la lenteur évanouie.

Je remue encore une fois la sauce à l'orange, pimentée comme il faut à l'usage de la robe, à l'usage de la lenteur.

Je retourne vers le piano, qui danse maintenant avec les enfants, Isabelle rit et penche sa tête vers la lumière du dehors. Les temps se croisent dans la cuisine, la peau écartelée de quelques fruits provoque l'amer d'une enfant élue au creux du temps au creux des voiles tendues dans les brèches du temps qui s'élargit, se dénoue dans la cuisine d'une femme dont j'aime la robe sur le chemin qui nous ramène dans la cuisine d'une femme qui me ramène plus près de tout.

Isabelle s'approche de moi encore, je touille la sauce qui prend douce la forme, la cuillère s'abat doucement, maintenant, dans le fond de la casserole et s'alourdit à chaque passage de l'eau enfuie, Isabelle rit, une enfouie de rire, lente, très lente.

Elle s'avance en riant et caresse le temps de la cuisine, elle est le passage en vie de la mort d'un moment, le passage qui me lie aux enfants qui chuchotent dans le calme de mes gestes, le passage qui remue et dévaste le temps de la cuisine.

Elle marche aussi comme moi, souvent, le long de la salle de classe. J'ai peur de les perdre maintenant de ne plus savoir, de perdre la saveur des gestes qui les font naître.

Je suis sûr pourtant de pouvoir les faire naître.

Mes gestes sont audibles, je le sais, parce qu'ils sont apprivoisés, même s'ils sont invisibles, désordonnés, lents, improvisés.

Comment danser maintenant ?

Comment les garder dans la danse ?

Je ne sais pas si j'ai une place ici, mais avec ma cuillère en bois et les pas de mes doigts dans l'eau verte éluclidée, je retourne la vie la plus lente des rires les plus enfouis, qui ne m'attendaient pas.

Je n'ai cessé de les attendre.

Je sers cette sauce avec de la semoule moyenne, de l'eau de fleur d'oranger ou bien du bœuf au cumin et aux zestes de pamplemousse ou bien avec tout, c'est la sauce universelle, le sait Isabelle qui rit d'Yvonne qui se tait.

Tu peux essayer le violoncelle de Tom si tu veux.

Les enfants jouent avec le piano maintenant, je les ai vus, mais je n'entends rien encore.

Devant la maison, un carré de jardin qui est aussi la place du village.

Une table avec une nappe en plastique à fleur, et des olives, des figues, de la tapenade, un verre de vin, de pain et de salade.

J'ai toujours voulu prolonger d'une dernière tartine, d'un dernier verre, le goût de ses yeux sur moi.

J'ai trouvé le violoncelle dans la chambre de leur fils, du fils de Tom.

Il lui a donné au moment de mourir.

Dans un placard, un peu seul.

Dans la salle de classe, je prépare une tarte aux tomates.

Je fais cuire les tomates avec du cumin, des zestes d'orange, de la muscade, je coupe des noisettes en morceaux.

J'ai un verre de vin rouge posé près de moi.
Quand je frotte la muscade, je ne sais pourquoi, Isabelle rit toujours,
elle doit savoir quelque chose sur la muscade.
Je me tourne en riant et regarde un instant, long, le vieux poêle éteint
maintenant.

Dans les tomates, je peux rajouter aussi des graines d'anis puis je fais
la pâte, l'étale et rajoute un peu de muscade à cause du rire d'Isabelle.
Puis j'enfourne la pâte recouverte de tomates puis de noisettes.

Cette tarte, c'est l'orange qui la fait défaillir, qui lui donne la lumière
qui éclaire le petit bout de temps où les tomates et les noisettes se
jettent dans les bras l'une de l'autre.
Elles n'ont rien à cacher pour le faire dans le noir.

Puis les enfants m'ont parlé, saouls d'attente et de silence.

Les maisons habitent dehors ?
Ou dedans ?
Dehors, le dehors, où habite-t-il ?
Il habite dehors, il habite chez lui ?
Et la nature, est-ce qu'elle vit dans la nature, c'est le contraire
chuchote Jean en rigolant.

Des années longues de silence, ils attendaient depuis très longtemps.

Tu peux essayer le violoncelle de Tom si tu veux.

Le sang de l'orange, le froid de l'orange, la foudre de l'orange, le noir
de l'orange, la vie du geste.

Nous avons parlé et j'ai eu peur, peur de tout perdre, mais je n'ai rien.
Que faire avec les bouts qui dépassent de soi ?
La colère, l'espoir trop grand.
On devrait laisser pousser ces bouts et les fleurir, devenir un arbre où
jouent les oiseaux, et les écureuils, qui mangent les oiseaux. C'est-à-
dire apprivoiser, créer un lien entre ces colères et soi-même.
Si on coupe les branches, où joueront les enfants ?

Je rentre dans la cuisine, j'ai envie d'entendre les enfants, je vais
quitter cet endroit, j'ai trop parlé, si mal espéré.
Je marche, fais des pas très lents, où la joie naît dans l'enfance du
geste, où la lenteur (je parle de ma mémoire de la lenteur) se déplace
avec moi, danse avec moi dans la cuisine, puis se penche vers les
fruits appuyés, du ciel d'Yvonne qui rira un jour du ciel de mes bras.
Il faut partir, profiter de la vie de la cuisine éclore.
je vais essayer de sauver deux enfants.
juste tendre la main et partir.

Jean est sérieux, il ne rigole pas du penchant de la robe
d'Isabelle, il attend un regard d'Yvonne
Je voudrais l'aider.
Je nettoie la table, les miettes du repas et les sciures de
gomme.

Je suis monté dans la chambre de son fils, ai ouvert la boîte, sorti le
violoncelle, la boîte enfin ouverte murmure sans bruit dans la
chambre, son fils n'est pas là, ce chant est terrible, je vois sa bouche,
elle crie sans voix, la boîte envahit la chambre d'une plainte douce,
serrée, je n'entends rien mais je vois sa main, elle sourit aussi, je

prends l'instrument, me penche vers la lutte, vers la lente pente du cri de cette femme, de sa voix, qui est assise et attend.

Le violoncelle est beau, je prends l'archet très doucement, accorde le violoncelle, et puis, dès le premier son le désastre à lieu, le son est comme égaré, se refuse à moi.

Je pourrais prendre patience, mais je sais déjà que c'est inutile.

Alors je prends garde à mes cuisses qui enserrant le lieu de la mort d'un autre.

D'un autre homme qui a aimé sans doute la femme pour qui je cuisine, la femme qui m'aime que j'aime son violoncelle.

Elle ne semble pas s'étonner du désastre, peut-être émue par la proximité, par la vie qui reprend, et moi je recule doucement, garde mes forces, tant qu'il est temps.

La boîte s'est tue.

Tu peux essayer le violoncelle de Tom si tu veux.

Elle s'est couchée.

C'est étrange la solitude des dormeurs, on peut s'approcher avec tendresse, mais c'est toujours un viol.

Je m'approche, et bois la lenteur dans la nuit de ses cheveux, et j'attends la saveur de la montagne, l'audace, puis tends les bras, seul maintenant dans la cuisine, je trébuche contre la chaleur du poêle, contre les enfants silencieux.

J'ai attrapé une tartine de pain, mords volontiers, et pleure dans le bas de mon dos la montagne qui m'attend.

Je sens le froid des enfants, je me tourne, et saisis la main d'une robe, encore chaude.

Isabelle est morte. J'ai senti soudain son absence derrière moi.

n'ai plus de muscade, ne sais si elle s'est dissoute dans le désir de la muscade, dans le rire du parfum. Mais je sais qu'elle a disparu.

Un lien s'est levé dans la salle de classe, une brume s'est apaisée, j'ai peut-être permis à cette enfant de s'enfuir, dans le creux de mes gestes. La cuisine pleure doucement.

Je prends un fruit dans ma main, le presse doucement, l'apaise de la pression de mes doigts, pour sentir le souvenir d'Isabelle, la lune foncée du rire d'Isabelle, le miel de châtaigne de son rire.

La montagne m'attend, je pense à la tendresse, de la femme que j'aime, que vais perdre, de ma main contre ses seins, et de sa bouche qui chuchote près de moi, qui gémit et s'étonne et s'invite à la fête, et provoque la soumission, et la révolte dans le même instant.

ai dit cela, j'ai parlé de la distance qu'elle a créé entre elle et moi, qui n'existe nulle part.

Une autre distance, étrange et violente, au plus près de l'abandon. Je ne sais pas perdre les gens.

J'ai trouvé des champignons dans la forêt, et les fais cuire doucement, avec des pommes de terre, bien sûr, et des dés de potimarron.

Rien de compliqué, juste un peu de sel et de poivre.

Ai essayé la muscade, et j'ai bien fait car la robe d'Isabelle a ri, mais elle a caché le goût du potimarron.

Alors je répète, juste un peu de sel et de poivre.

Je marche depuis sept jours, et m'approche des Pyrénées.

Ai perdu le sens du chemin, mais pourtant je vais en Espagne.

J'ai mal à la jambe.

Ai peut-être rêvé tout cela.

ne suis qu'un marcheur, j'ai vu au bord de la route une ancienne école et crois que je suis entré.

Ne chuchote pas, Yvonne, ne bouge pas, marche puisque tu es là.

J'ai aimé cet endroit.

Ne bouge pas, Jean, ne chuchote pas, Yvonne te regarde avec ses grands yeux d'envie.

Ai du juste passer la tête par la porte et imaginer le reste.

M'approche du col maintenant.

Il y a des arbustes vert foncé, et des arbres morts qui semblent éternels, et aussi du brouillard, qui s'est levé de terre, à mon approche.

Ne dis rien, Yvonne, viens avec moi, ne dis rien, prend la main de Jean, suivez- moi, je vais dans le jardin le plus simple, de l'Alhambra.

J'ai pris la main de Jean et celle d'Yvonne, et me suis jeté dans la vallée, profonde et verte qui s'ouvrait maintenant.